

# 1

## The Quest for Identity





## De la politique et de l'amour

*Gianni Vattimo*

Peut-on vraiment dire, comme le fait Martha Nussbaum dans son récent livre (*Political emotions*, Harvard UP), que “L’amour importe pour la justice” (sous-titre du livre)? Nussbaum est, actuellement, une des philosophes de la politique les plus connues aux Etats-Unis et je pense que cela donne à ce livre et à ce sous-titre une signification que l’on pourrait nommer “épocale”. Il n’est pas fréquent, voire très rare, que les études de théorie politique (je ne dis pas de sociologie ou de psychologie sociale) se consacrent à un thème comme celui-ci. Nussbaum reconnaît devoir beaucoup à la théorie de la justice de John Rawls qui ne prête pas beaucoup d’attention aux émotions et qui se présente plutôt comme une sorte d’utilitarisme modéré que l’on appelle libéralisme en lui donnant le sens anglo-saxon d’une attitude respectueuse des droits humains fondamentaux, et

intéressée à la réalisation d'une justice, comme le pense d'ailleurs Nussbaum, de type aristotélicien: équitable distribution des biens et poids sociaux, démocratie égalitaire, etc. En tout cela, on ne voit pas trop bien en quoi pourraient compter l'amour et, plus en général, les sentiments. C'est justement sur cette absence, pour ainsi dire, que s'articule la contribution de Nussbaum qui veut présenter une sorte d'accomplissement de la théorie rawlsienne du point de vue de ce qu'il est nécessaire, du côté des émotions, pour une société juste. Donc, tout d'abord, il faut savoir que le livre de Nussbaum ne concerne pas du tout l'importance des émotions pour la lutte politique ou, disons, pour la création d'un État libéral; mais seulement de quels sentiments devraient être favorisés et mis en acte dans une société libérale de type rawlsien. Pensons à un exemple opposé, à ce qu'écrit Walter Benjamin dans son court essai sur la philosophie de l'histoire, là où il peint l'attitude sentimentale des révolutionnaires qui, dit-il, ne sont pas tant inspirés dans leur combat par l'image de la société future qu'ils projettent de réaliser mais, plutôt, par le souvenir des injustices subies et des souffrances de leurs ancêtres. Quoique l'on puisse penser, en termes nietzschéens, de la négativité de ce "ressentiment", nous rencontrons là une affirmation très dense de signification. On pourrait même y voir un exemple de l'inséparabilité de la théorie et de la praxis. Une révolution n'a pas besoin d'une image définie et détaillée construite auparavant, d'un programme capable de s'imposer à une considération rationnelle; ce qui la met en mouvement est justement l'intolérable de la condi-

tion présente, dont on voit très bien les traits, mais sans pouvoir dire exactement ce que l'on va construire après (on se souvient des vers de Eugenio Montale dans un poème de l'époque fasciste "Codesto solo oggi possiamo dirti, / ciò che non siamo, ciò che non vogliamo". Dans le texte de Nussbaum, il n'y a aucune allusion à ce que peut inspirer une action de transformation sociale; l'amour et les émotions comptent pour elle en tant que contenu indispensable de la société: il n'y a pas de société juste, libérale, sans la présence de certains sentiments qu'elle décrit et analyse, parmi les citoyens; donc il y a là aussi un programme, mais dirions-nous de type "réformiste" ou même "complémentaire" pour l'action à l'intérieur de la société libérale. C'est le programme d'une sorte de *welfare state* émotionnel pour lequel elle prend des modèles dans la littérature, voir dans la musique (*Le nozze di Figaro*), en se réclamant aussi d'auteurs plus "classiques" de la tradition de la philosophie politique, tels que Rousseau, Comte, Stuart Mill, ou de poètes comme Tagore. Malgré de nombreuses pages littérairement fascinantes, ce qui manque au livre de Nussbaum est exactement l'amour ou l'émotion. Cela n'est pas une remarque littéraire; il s'agit du fait que, comme toute la littérature politique "libérale" (je le dis dans le meilleur sens du mot, on pourrait dire "progressiste"), ce qui prévaut est la description d'un ordre idéal dont on ne se demande pas les conditions de possibilité (pour parler kantien). C'est avant tout le problème que pose la théorie de Habermas, qui se limite au fond à une description de la société de la communication non manipulée ni déformée. Bien sûr, dans la descrip-

tion des conditions idéales d'une société communicative de ce genre, il y a aussi un programme révolutionnaire (ce qui fait de Habermas, depuis longtemps, un philosophe, voire LE philosophe de la Gauche), mais ce qui manque est exactement une théorie de la transformation. Quand on se met à décrire, plus de passions ni d'émotions; cela est aussi la limite du livre de Nussbaum, qui veut être un texte "scientifique" rawlsien-aristotélicien — qui, au fond, ne dérange pas l'ordre libéral dans lequel Nussbaum, et Habermas aussi, croient vivre.

20 Tout cela pourrait se limiter à une discussion critique académique du livre duquel nous parlons. Mais le fait même que, comme je le notais au début, il s'agisse de l'oeuvre d'une philosophe déjà presque "classique" dans la pensée libérale, dépasse ces limites et, au moins dans mes intentions ici, ouvre la perspective sur le sort de la politique "alternative" dans nos sociétés "occidentales". De ce point de vue, ce que l'on observe par rapport à ce livre est comme un emblème de ce qui manque au libéralisme actuel et de l'incapacité de la pensée libérale à combler ce manque. D'abord, il est significatif qu'un thème comme celui des émotions devienne le point d'une discussion non marginale pour la théorie politique. Pourquoi maintenant? À mon avis, cela témoigne assez clairement de la crise de la démocratie dans le monde ainsi nommé "démocratique". Nussbaum registre et donne voix à l'absence de passion qui caractérise l'atmosphère politique actuelle. Tout se passe comme si personne "n'y croyait" plus. Même les campagnes électorales dans beaucoup de pays européens

ne suscitent plus de conflits à haute intensité. D'ailleurs, c'est exactement d'une démocratie à basse intensité que l'on parle à propos de nos sociétés.

Dans bien des sens, on pourrait dire qu'il se passe avec la société libérale ce que Marx prévoyait pour le capitalisme: elle nourrit dans son propre sein ceux qui vont la tuer. Quoi de plus libéral et rawlsien qu'un débat politique centré sur l'économie, les ressources, l'administration? Seulement en des cas très rares on parle, en ce genre de politique, de projets généraux et de vision du monde; cela signifierait retomber dans l'idéologie, ennemie de toute discussion politique sobre et réaliste. Heureusement pour certains pays (je pense à l'Italie ou à la France), il existe les homosexuels, avec leur problème de mariage paritaire qui nous oblige à parler de famille, de vie concrète, de visions du monde. Mais ce qui domine les classes dirigeantes, c'est la préoccupation pour le budget, l'impératif de la "stabilité". Qui peut s'émotionner pour la stabilité?

21

Même la grande lutte continue contre le terrorisme, vrai ou inventé par les media ou les gouvernements, appartient à ce cadre de manque d'émotion: elle tâche de compléter à ce manque, à travers les descriptions sanglantes qui envahissent nos téléviseurs à l'heure du dîner, mais l'excès tue tout effet émotionnel en nous. L'indifférence domine presque partout. Le *motto* futuriste, et plus tard fasciste, selon lequel "la guerre est l'hygiène du monde" paraît tristement réalisé dans les histoires de violence urbaine, souvent expliquée comme un effet d'ennui du monde unidimensionnel.

Est-ce-que les émotions “libérales” de Martha Nussbaum pourraient fonctionner comme thérapie dans ce cadre désastreux? Ce n’est pas un hasard si elle prend ses exemples positifs dans l’opéra du XVIII<sup>ème</sup> siècle, dans la musique de Mozart, et non dans les romans passionnels du XIX<sup>ème</sup> siècle ou dans des textes “dostoïevskiens”. L’amour dont elle parle comme d’un facteur qui contribue à la vie de la société juste est, à ce qu’il paraît, un amour socialement béni, accepté, riche en ironie, mondain, loin de toute violence. Ce n’est même pas “l’amour qui n’ose pas dire son nom” (comme Wilde nommait l’homosexualité) car, parmi les sentiments “bons” que la société libérale doit promouvoir il y a aussi un sentiment de tolérance qui nous aide à  
22 rejeter le dégoût suscité en quelqu’un face à des comportements que l’on trouve détestables, voire innaturels et donc “monstrueux”.

Je suis en train d’exagérer, mais pas trop. Le fait est que le livre de Nussbaum semble dominé par une sorte d’irénisme qui correspond trop bien au climat social des démocraties “avancées” dans lesquelles nous croyons vivre. S’il est vrai que la démocratie moderne est fille de l’Age des Lumières, un des héritages les plus importants du XVIII<sup>ème</sup> siècle, on peut bien voir dans ces émotions modérées et réglées de Martha Nussbaum l’apologie d’une société “rationnelle” et raisonnable, qui évite les excès de tout genre en vivant même le processus démocratique (les élections, l’alternance au pouvoir, etc) comme quelque chose qui exclut toute violence et d’abord tout changement (violent, évidemment) de l’ordre établi. On se voit aussi poussé à recon-



sidérer l'idée même d'une société bien réglée, tel qu'était l'idéal cosmopolite de Kant. Souvenons-nous toujours du fait que l'un des défenseurs philosophiques de l'ONU et de ses organismes de règlement des conflits internationaux est le kantien Jürgen Habermas, en cela évidemment d'accord avec Nussbaum et Rawls et toute la pensée réformiste "occidentale".

Pour moi, il ne s'agit pas de stigmatiser le caractère conservateur de cette pensée réformiste, de laquelle on ne peut pas ne pas partager les contenus institutionnels, etc. Nous voulons tous que se réalise une république cosmopolite de type kantien. Ce que nous ne pouvons pas trop accepter, c'est le manque de toute considération de la situation présente, où la république cosmopolite avec ses institutions de justice internationale existe déjà sous la forme de la caricature autoritaire dominée par la NATO dans sa fonction policière centralisée sur le Pentagone, malgré le changement récent. "Décrire", c'est à dire théoriser, en cette condition, la société libérale, signifie admettre que cette société existe en fait et qu'elle nécessite au maximum d'un "supplément de coeur" — les émotions "positives" dont il est question dans le livre de Nussbaum.

23

D'accord, pourrait-on nous dire, mais alors quoi? Quel état sentimental souhaitons-nous que s'instaure dans une société capable de se transformer radicalement, au lieu de penser seulement à garder sa "stabilité", amoureuse bien sûr, mais toujours dans les limites qui sont exprimées par exemple dans le *motto* latin "*unicuique suum*" sans questionner l'origine des propriétés que l'on se propose ainsi

de respecter. C'est là que nous revient le texte de Benjamin que j'ai déjà mentionné. Mais je pourrais aussi me réclamer d'un très petit livre qui a eu un succès énorme dernièrement. Dans le livre de Stéphane Hessel *Indignez-vous*, l'indignation dont il est question ici n'est pas motivée par des raisons "logiques", par un calcul rationnel comme celui qui est demandé aux citoyens de certains pays européens qui doivent se soumettre à la discipline de l'austérité pour payer "leur" dette aux grandes banques. On regarde avant tout à la souffrance, à celle des "autres" comme les ancêtres dont parle Benjamin ou des oubliés de tout type (tiers ou quart monde, exclus et exploités, animaux soumis à l'expérimentation biomédicale). C'est tout ce monde silencieux

24 — qu'avec Heidegger on nommerait le "silence de l'être" que la philosophie doit savoir écouter — qui nous appelle à l'indignation. Elle est quelque chose d'irrationnelle, c'est à dire à le trait de l'amour ou de la passion amoureuse, parce qu'elle nous tombe dessus sans raison, comme le fait de tomber amoureux. Les objections usuelles des démocrates "formelles" contre cette forme d'émotion politique vise surtout au phénomène du "chef" charismatique: grands exemples en Amérique latine, Castro, Chávez, Lula, Evo Morales... Là, on côtoie le problème du *Führerprinzip*, que je ne me propose pas de discuter ici — il est dangereux, pour tout dire. Mais on ne peut pas ignorer, surtout dans une société où même les leaders qui se présentent aux élections acquièrent de plus en plus les traits du chef charismatique, ou bien doivent posséder des qualités de ce genre, que les grandes transformations révolutionnaires ont tou-

jours (voilà un point possible de discussion) demandé des “héros”, de grandes personnalités capables de mobiliser les “masses”. Il y a là une composante irrationnelle de la politique qui ne cesse de scandaliser. Mais il faut bien que la théorie se charge de ce problème, si elle ne veut pas rester au niveau des bons sentiments et, en définitive, au niveau d’une apologie, quoiqu’implicite, de l’ordre existant. Si l’on se souvient que l’un des grands problèmes des partis révolutionnaires a toujours été celui du rapport entre les masses (inspirées par le ressentiment dont nous parlions) et le “comité central”, fait de dirigeants “rationnels”, délégués à produire un programme possible pour l’action et donc toujours exposés à la corruption de la raison calculante, des compromis avec l’existant, etc., on se rend compte de combien de motifs s’accumulent à l’intérieur de cette question de l’amour qui importe pour la politique.

25

Ma conclusion ici n’est pas une conclusion, elle veut seulement ouvrir des demandes sur ce qui est notre condition présente: le capitalisme calculant et raisonnable nous impose une vie sociale de plus en plus “neutralisée”, où les passions (et les souffrances aussi: encore Benjamin) doivent être comme suspendues au nom du calcul économique. Observons que, comme l’a dit Marx, l’économie politique n’est pas une science naturelle, donc la répression des passions au profit du calcul n’est pas un devoir “naturel”; c’est bien une imposition de quelqu’un sur quelqu’un, bref, un aspect de la domination. Se réclamer de la souffrance des ancêtres (et de tout “autre” hier et aujourd’hui) pour agir politiquement est scandaleux parce que cela ne

correspond pas au calcul rationnel qui, de son côté, est seulement l'expression historique d'une domination de classe. Le livre de Martha Nussbaum est donc précieux parce qu'il nous pousse à voir, encore une fois, la contradiction du capitalisme — soyez sages et calculants, mais vous ne pouvez vraiment l'être, il vous faut aussi l'amour... — de laquelle on peut espérer qu'éclate l'action transformatrice.